

OCTAVE MIRBEAU ET LES REVUES

Octave Mirbeau (1848-1917) est surtout célèbre comme romancier et comme dramaturge, et, de fait, il a connu, à la Belle Époque, de gros succès de librairie et il a triomphé à la scène. Cependant, pendant près de quarante ans, il a été avant tout un journaliste, et ce n'est que tardivement, à 37 ans, qu'il s'est lancé dans une carrière littéraire pour son propre compte. Depuis une douzaine d'années, on a redécouvert l'importance, quantitative et qualitative, de sa production journalistique (environ deux mille articles, à l'impact souvent retentissant !), et on a pu mettre en lumière son rôle de grand démystificateur à l'inspiration libertaire, de critique d'art doté d'une espèce de "prescience", et de critique littéraire à l'influence déterminante, qui a assumé courageusement une mission de justicier. Son itinéraire politique et littéraire, longtemps incompris faute de documents, apparaît aujourd'hui comme révélateur de la condition des écrivains du deuxième XIX^e siècle et des contradictions auxquelles ils étaient confrontés¹. Reste à déterminer quelle a été la place des revues dans ce parcours original et dans la stratégie littéraire et politique qui a été la sienne.

Disons-le d'entrée de jeu : elle a été extrêmement restreinte. Mirbeau est en effet un professionnel de la plume, j'entends par là qu'il en vivait, et ce ne sont certes pas les revues, surtout les revues d'avant-garde, qui le lui eussent permis. À l'ère de l'essor de la grande presse, où le journal devient un objet de consommation courante en même temps qu'il constitue "un levier" pour les brasseurs d'affaires du genre d'Isidore Lechat, le héros de *Les Affaires sont les affaires*, c'est évidemment dans les quotidiens, aux tirages flatteurs, qu'un "prolétaire de lettres"² a le plus de chances de faire carrière. À condition d'être prêt à tout, d'avoir l'échine souple et de ne pas s'embarrasser de trop de scrupules. Car, pour Mirbeau, le journaliste "se vend à qui le paye", fait la retape, comme la prostituée sur son périmètre de bitume, "accablant de caresses et de gentils propos les gens qui veulent bien monter avec lui, insultant ceux qui passent indifférents à ses appels, insensibles à ses provocations"³. Il développera souvent ce parallèle entre le journaliste obligé d'en passer par les oukazes de son patron, et qui, "devenu machine à louange et à éreintement", prostitue sa plume à un lectorat qu'il méprise, et la fille-de-noces, qui, pour survivre, doit louer son corps à des clients qui lui répugnent⁴.

Pendant une douzaine d'années, de 1872 à 1884, Mirbeau a donc prostitué sa plume, à des conditions financières que nous ignorons, tantôt comme secrétaire particulier, tantôt comme "nègre" d'employeurs successifs, tantôt comme chroniqueur bon à tout faire, les éditoriaux politiques et les reportages d'ethnographie parisienne, les "Salons" et la critique dramatique. Il a ainsi fait ses preuves, fourbi ses armes, rempli son "herbier humain"⁵ et acquis peu à peu une réputation qui a fini par lui donner les moyens de son indépendance.

Mais il a aussi perpétré quelques vilénies, qui vont peser lourd sur sa conscience, notamment les nauséux articles antisémitiques des *Grimaces*, hebdomadaire de combat anti-opportuniste, à couverture de feu, qui a duré six mois, en 1883. Ce périodique petit format et à large diffusion, qui, par certains côtés, annonce *Le Canard enchaîné* par sa dénonciation de scandales occultés par la grande presse, était commandité par Edmond Joubert, vice-président de Paribas, qui comptait

1 Pour en savoir plus, voir sa biographie, par P. Michel et J.-F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, 1020 pages. Sur sa condition d'écrivain et sa stratégie, voir aussi P. Michel, "Le Cas Octave Mirbeau : du prolétaire de lettres à l'intellectuel", *Revue de philologie*, Belgrade, volume XXV, 1998, n° 2, pp. 9-22. Sur son engagement politique, voir P. Michel, "L'itinéraire politique de Mirbeau", *Europe*, n° 839, mars 1999, pp. 96-109, et "Les Contradictions d'un écrivain anarchiste", in *Littérature et anarchie*, Actes du colloque de Grenoble, Presses de l'Université du Mirail, Toulouse, 1998, pp. 31-50.

2 L'expression apparaît dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883. Mirbeau y appelle tous les "prolétaires de lettres" à se dresser contre "l'infâme capital littéraire".

3 "Le Chantage", *Les Grimaces*, 29 septembre 1883.

4 Sur la prostitution, Mirbeau a rédigé, à la fin de sa vie, un bref essai en forme de réhabilitation de ses sœurs de misère, *L'Amour de la femme vénale* (traduit du bulgare, présenté et annoté par P. Michel, Éd. Indigo-Côté Femmes, 1995).

5 L'expression, tardive, apparaît dans *Un Gentilhomme*, roman posthume et inachevé (recueilli dans l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet-Chastel-Société Octave Mirbeau, 2000)

visiblement s'en servir pour promouvoir ses propres affaires. Or l'antisémitisme, particulièrement vif au lendemain du krach de l'Union Générale, devait lui apparaître comme une arme précieuse dans la concurrence opposant Paribas et la banque Rothschild. Mais l'étude des *Grimaces* par des historiens reste à faire.

Si Mirbeau, grâce à l'aventure des *Grimaces*, s'est fait largement connaître et a occupé le champ médiatique, il a traversé alors une grande crise morale, en 1884, et a fait retraite sept mois au fin fond de la Bretagne, avant d'entamer tardivement sa rédemption par le verbe : il décide en effet de mettre dorénavant sa plume redoutée au service de ses valeurs éthiques et de ses idéaux esthétiques. S'il a pu alors, difficilement, renoncer aux compromissions de sa jeunesse, c'est parce qu'il a fini par établir, avec les rédacteurs en chef et les directeurs des grands quotidiens auxquels il collabore, successivement ou en même temps, un rapport de forces de plus en plus favorable, qui lui permet au besoin de taper du poing sur la table et de brandir efficacement la menace de sa démission pour qu'ils cèdent presque toujours et finissent par publier la copie par laquelle, bien souvent, arrive le scandale. Parallèlement, sa valeur marchande, sur le marché "*des cervelles humaines*", comme il dit, ne cesse de croître : payé 125 francs la chronique en 1885 à *La France*, au *Gaulois* et au *Matin*, il touche 300 francs au *Figaro* en 1888 et 350 francs au *Journal*, à partir de 1894.

Craint par les uns, admiré par les autres, et fort recherché, sur le marché, par les grands patrons de presse, il est donc devenu à la fois très influent, très puissant, et, pour finir, très riche. Sa célébrité à l'échelle de l'Europe repose sur deux piliers : d'une part, sur l'impact étonnant de ses chroniques journalistiques, susceptibles de déboulonner les réputations les mieux établies, ou de lancer du jour au lendemain des poètes ou des artistes inconnus, tels que Maurice Maeterlinck, Vincent Van Gogh, Paul Gauguin, Camille Claudel, Aristide Maillol ou Marguerite Audoux ; et, d'autre part, sur la double reconnaissance de son œuvre littéraire, tant par le grand public⁶ — notamment *Le Journal d'une femme de chambre* (1900) et *Les Affaires sont les affaires* (1903) — que par les *happy few*, qui, à l'instar de Mallarmé, de Rodenbach ou de Marcel Schwob, se passionnent pour *L'Abbé Jules* (1888) et admirent *Sébastien Roch* (1890) et, plus tard, les *Farces et moralités* (1904). Dans ces conditions, il est clair que la place dévolue aux revues, dans la vie de notre polygraphe, ne peut être que restreinte, voire marginale : Mirbeau n'a nul besoin d'elles pour vivre ou pour conquérir sa place au soleil, et il est beaucoup trop pris par ailleurs par les grands combats politiques et esthétiques qu'il a faits siens pour avoir du temps à leur consacrer.

Pour autant cette place n'est point nulle, et Mirbeau ne partage aucunement le mépris de Zola pour ces "*petites revues*", dont l'auteur de *L'Argent*, à l'en croire, ne parle qu'"*en faisant la moue*" : "*Il a donc toujours écrit où il a voulu, lui ? Il n'a donc jamais été débutant ?*", déclare-t-il à Jules Huret en 1891⁷. Il leur reconnaît donc une première utilité : permettre à des jeunes, ou à des débutants de tous âges, de faire leurs gammes et d'être publiés, fût-ce à des tirages dérisoires et sans droits d'auteur — quand ce n'est pas à compte d'auteur. "*Partisan de toutes les libertés*"⁸, il ne peut qu'encourager tous ceux qui permettent à la liberté d'écrire de ne pas être un vain droit, comme tant d'autres. Mais ce ne serait là qu'un piètre service à rendre à la littérature, s'il ne s'agissait que de satisfaire la *libido publicandi* de quelques apprentis-écrivains en mal de notoriété et d'inonder le marché, déjà bien engorgé, de niaiseries, fussent-elles en "vers libres". Aussi bien, ce que Mirbeau apprécie, chez plusieurs de ces revues, c'est qu'elles permettent l'essor d'écrivains réellement originaux et dotés d'un fort "*tempérament*", qui sortent des sentiers battus et font la nique aux formes les plus ringardes de l'expression littéraire : "*Je trouve que toutes ces petites revues, c'est ce qu'il y a, à l'heure qu'il est, de plus intéressant à lire. L'Ermitage, Les Entretiens [politiques et littéraires] et Le Mercure [de France], ça vaut tout de même mieux que La Revue des deux Mondes*"⁹

6 Son premier grand succès a été *Le Calvaire* en 1886. Ce premier roman signé de son nom a été prépublié dans la *Nouvelle Revue* de la revancharde Juliette Adam, qui avait imposé la suppression du scandaleux chapitre II, où était évoquée, sous les couleurs les plus noires, la débâcle de l'armée de la Loire.

7 Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Thot, 1984, p. 189.

8 Réponse à une enquête sur l'éducation, *Revue blanche*, 1^{er} juin 1902.

9 Paradoxalement, Mirbeau publiera en décembre 1895, dans la caverneuse *Revue des deux Mondes* qu'il n'a cessé de vilipender, une longue et inhabituelle dissertation sur les Expositions universelles. Par souci d'efficacité, il a saisi la

*! Et les chroniques, et les critiques qu'on y lit sont diablement plus intelligentes et plus copieuses que les chroniques et les critiques de Sarcey et autres pisseurs de copie à six francs la colonne*¹⁰.” Or les auteurs de ces chroniques qu’il admire, ces écrivains-artistes qui sont pourtant l’honneur du pays, se voient souvent exclus de la grande presse, ou n’y occupent au mieux qu’une place marginale et fort mal rémunérée, parce qu’ils refusent les indispensables compromis, avec les employeurs aussi bien qu’avec le lectorat, qui ne sont à leurs yeux que de viles compromissions. C’est ainsi qu’il faudra tout l’entregent de Mirbeau pour faire entrer Remy de Gourmont au *Journal*¹¹ et pour amener le récalcitrant Fernand Xau à publier sa copie, jugée par trop inactuelle.

Mirbeau est donc tout à fait conscient qu’il existe deux champs littéraires qui ne communiquent guère entre eux et qui, même, se rejettent et se méprisent mutuellement.

- D’un côté, les auteurs reconnus; académisables et enrichis par leurs droits d’auteur, y compris Zola, accusé d’industrialisme ; les gros éditeurs qui ont pignon sur rue ; les théâtres à grand public qui pratiquent eux aussi l’industrialisme à outrance ; les revues soporifiques pour bien-pensants, telles que la *Revue des deux Mondes*, constamment brocardée ; et, naturellement, la grande presse, qui fait vivre aussi bien les chroniqueurs les mieux rentés, et les plus suspects de vénalité, que les misérables “*pisseurs de copie*”, soumis aux diktats de patrons uniquement soucieux de leur tiroir-caisse. C’est un univers impitoyable et odieux, que Mirbeau a longtemps fréquenté, dont il connaît à merveille tous les rouages, et dont il n’a cessé de dénoncer la soumission aux goûts supposés d’un lectorat frileux, dûment anesthésié et abêti.

- Et, de l’autre, la bohème littéraire, les théâtres d’avant-garde, tels que le Théâtre Libre ou L’Œuvre, dont il soutient les efforts, les petits éditeurs courageux qui se soucient de littérature plus que de profit, et les fameuses “*petites revues*” moquées par Zola, qui vivent tant bien que mal avant de mourir prématurément, au bout de leurs *phynances*. Mirbeau n’est certes pas acritique pour autant à leur égard : il lui arrive parfois d’ironiser sur le compte de tant de génies autoproclamés, ou de se gausser des manifestes littéraires aussi vides que prétentieux ; et toutes les tentatives ne lui semblent pas également dignes d’attention (il est particulièrement allergique aux vers prétendument “libres”, où il ne trouve bien souvent ni signification, ni émotion). Mais du moins sait-il que là résident les chances de renouvellement de la littérature, de la critique et du théâtre : c’est aux lecteurs cultivés et sensibles qu’il appartient de trier le bon grain de l’ivraie. Ce n’est évidemment pas un hasard si, à l’époque où il prostitue sa plume dans *L’Ordre de Paris* bonapartiste, il fréquente la bohème littéraire, les futurs médanistes et les milieux de *La République des Lettres* de Catulle Mendès ; si, un quart de siècle plus tard, au temps de sa splendeur, il est en constantes relations avec le milieu de la *Revue Blanche* des frères Natanson, qui sont ses intimes ; et si, à la fin de sa vie, alors qu’il est diminué et incapable d’écrire, il soutient encore les *Cahiers d’aujourd’hui*, de George Besson, à qui il fait royalement cadeau de deux chapitres de *Dingo*, histoire d’aider à leur lancement.

Cependant, paradoxalement, la collaboration de Mirbeau aux revues est des plus modestes. Il n’a rien publié sous son nom à *La République des Lettres*, et il n’est même pas sûr qu’il y ait signé quelques articles d’un pseudonyme ; il n’a donné qu’un seul texte à la *Revue Indépendante* de Dujardin, “Kervilahouen”, en janvier 1887, malgré ses encouragements et ses promesses ; il n’a rien fourni au *Mercury de France*, si ce n’est une réponse, en avril 1895, à une enquête sur les relations franco-allemandes ; rien à *L’Ermitage*, en dehors d’une réponse à une enquête sur la contrainte et la liberté, en novembre 1893 ; rien à *La Plume*, sinon une réponse à une sollicitation en faveur d’un monument à Baudelaire, et un toast lors d’un banquet donné en son honneur, en 1903, pour célébrer le succès des *Affaires* ; et seulement deux articles, il est vrai importants, sur Maillol et l’art académique, à *La Revue* de Finot, en 1905¹². C’est dérisoirement peu. Plus étonnante encore est sa

perche tendue par Brunetière.

10 Jules Huret, *op. cit.*, p. 189. Au passage, il rend hommage aux jeunes symbolistes du *Mercury de France* : Remy de Gourmont, Saint-Pol-Roux et Albert Aurier.

11 Il y a fait également entrer Bernard Lazare et Paul Adam.

12 Il faudrait citer aussi, pour être complet, les deux articles, sur Claude Monet et Camille Pissarro, qu’il a donnés, en 1891, à *L’Art dans les deux Mondes*, l’éphémère revue de Durand-Ruel. Ils sont recueillis dans notre édition des *Combats esthétiques* de Mirbeau (Séguier, 1993, 2 vol.).

non-collaboration à la *Revue blanche*, dont tous les collaborateurs sont ses amis et ses admirateurs et à qui il n'a pourtant fourni, en quatorze ans d'existence, que deux réponses à des enquêtes (sur l'influence des lettres scandinaves, en 1895, et sur l'éducation, en juin 1902). Il convient toutefois de préciser que son soutien à la *Revue blanche*, dont il a abondamment fréquenté les bureaux pendant l'affaire Dreyfus, a pris une forme originale : pendant l'hiver 1900, il y a publié en feuilleton une version, pas tout à fait complète, du *Journal d'une femme de chambre*, à la demande instantane de Thadée Natanson. Quand on sait que la prépublication de *Dingo* dans *Le Journal*, en 1913, rapportera à Mirbeau la bagatelle de 25 000 francs, on peut apprécier la valeur du présent qu'il a fait là à ses amis en leur offrant la primeur d'une œuvre qu'il aurait pu publier à beaux deniers comptants dans un grand quotidien, comme ses quatre romans précédents.

On découvre là toute l'originalité de la position de Mirbeau dans le champ littéraire de la Belle Époque : alors que, par goût et sensibilité esthétique autant que par engagement politique, il est aux côtés des apporteurs de neuf et qu'il les soutient de toutes les manières possibles, en tant qu'écrivain à succès et consacré, quoique sulfureux, il a accès à la grande presse, et aussi aux grands théâtres — il a conquis de haute lutte cette bastille du conservatisme théâtral qu'était la Comédie-Française —, et c'est là qu'il entend mener ses grands combats esthétiques, littéraires, politiques et sociaux. Non seulement parce qu'il en vit, et qu'il en vit même très bien, mais aussi et surtout pour donner à ses chroniques le maximum d'impact et d'efficacité. Sa rédemption est à ce prix, et personne, parmi ses jeunes amis, artistes et écrivains, n'a jamais eu à s'en plaindre, bien au contraire : pouvaient-ils jamais rêver plus somptueuse caisse de résonance que les dithyrambes de notre emballé en Premier-Paris du *Figaro* ou du *Journal* ?

Il en va de même de ses relations avec la presse libertaire. L'anarchiste Mirbeau, devenu tardivement millionnaire, la soutient de ses deniers et la promeut de sa plume ; il préface *La Société mourante et l'anarchie*, de Jean Grave ; il prend publiquement, dans la grande presse, la défense de Jean Grave et de Félix Fénéon emprisonnés, en 1894 ; il autorise *La Révolte* (puis d'autres organes) à reproduire, abondamment et sans bourse délier, ses chroniques ou des extraits de ses romans, et il la défend mordicus contre le "parvenu" Zola, bombardé président de la Société des Gens de Lettres, qui lui cherche noise ; il laisse diffuser à 300 000 exemplaires, par divers groupes anarchistes, son appel à la "grève des électeurs", paru dans *Le Figaro* ; mais pour autant il ne collabore pratiquement pas aux organes libertaires, et c'est tout juste s'il fournit à *L'Endehors* de Zo d'Axa son fameux article sur Ravachol, le 1^{er} mai 1892¹³. Il est clair que son combat contre une organisation sociale aberrante et criminelle et pour une société libérée de l'oppression bourgeoise et de l'exploitation capitalite, il préfère le mener dans les colonnes du *Journal*, où il peut toucher chaque semaine un ou deux millions de lecteurs, et non pas dans des organes confidentiels destinés à des convaincus. Une exception toutefois est à noter : en avril 1902, il a eu la charge d'un numéro de *L'Assiette au beurre*, qu'il a rédigé entièrement et intitulé "Têtes de Turcs". Mais, coïncidence curieuse, c'est précisément au même moment que s'achève, par une rupture, sa collaboration au quotidien des Letellier.

Mirbeau présente cette particularité d'avoir fréquenté deux univers culturels et touché deux lectorats bien différents : d'un côté, les avant-gardes politiques et littéraires — qui, le plus souvent, ne s'identifient pas —, et, de l'autre, le grand public moutonnier, auquel il a tenté d'ouvrir les yeux dans l'espoir que quelques "âmes naïves", pas totalement crétinisées par le décervelage du conditionnement social, se saisissent de ses bouteilles à la mer. Si ses valeurs le rapprochent évidemment du premier, les nécessités du gagne-pain, surtout au début de sa carrière de prolétaire de la plume, puis le souci de l'efficacité, quand il est devenu le justicier des Lettres et le grand démystificateur, l'ont constamment confronté au second, pour lequel il n'a pourtant jamais cessé de manifester le plus profond dégoût.

Pierre MICHEL
Université d'Angers

13 Voir René Bianco, "Octave Mirbeau et la presse anarchiste", in Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 53-62.